

« Terre promise / Terra promessa »

Alexandre Lazaridès

Number 66, 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29543ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lazaridès, A. (1993). Review of [« Terre promise / Terra promessa »]. *Jeu*, (66), 169–171.

Raymond Plante a écrit un roman fort savoureux; Robert Bellefeuille en a tiré une adaptation théâtrale tout à fait intelligente et astucieuse. Certains personnages ont disparu du roman, tandis que d'autres sont créés (Henri Galope, Zézette Pavillon, Carmen Létourneau, Sylvain Landriault, Pauline, Léo), et certaines scènes comiques ont été allongées, par exemple les scènes occupées par la maréchaussée. On rit beaucoup dans cette pièce, qui s'en tient à une bienfaisante apologie de la différence. Le ridicule est efficace et sert bien le propos. Ce scénario ne traite jamais les enfants comme des imbéciles et leur sert une langue drôle et savoureuse, sans simplicité excessive. Mais il faut encore davantage louer le travail des masques de Luce Pelletier, qui a eu la bonne idée de dessiner les traits grotesques des personnages à partir du visage même des acteurs, leur donnant ainsi un naturel outré dans lequel ils se sentaient manifestement très à l'aise. La jolie place campée par Monique Dion semblait tout droit sortie d'un livre d'images. Impossible de ne pas reconnaître les fondements de notre société dans ce village d'ici ou d'ailleurs.

Guylaine Massoutre

Terre promise, coproduction des Deux Mondes et du Teatro Dell'Angolo. Photo : Yves Dubé.

«Terre promise / Terra promessa»

Scénario, mise en scène et conception scénique : Nino D'Introna, Daniel Meilleur, Graziano Melano, Giacomo Ravicchio et Monique Rioux; musique originale et environnement sonore : Michel Robidoux; éclairages : Serge Caron. Avec Mark Bromilow, France Mercille, Monique Rioux et Yves Simard. Coproduction des Deux Mondes et du Teatro Dell'Angolo, présentée au Théâtre d'Aujourd'hui du 7 au 23 janvier 1993.

À fleur de terre

Après avoir fait le tour du monde, cette coproduction revient à Montréal. On pourrait attribuer son succès à l'adéquation frappante entre l'idée de départ et les moyens pour la réaliser. Même si ce spectacle sans paroles déplace les frontières du théâtre, il n'en est pas pour autant un théâtre d'objet; ce n'est pas non plus un théâtre de jeu physique ou de mime; c'est tout cela peut-être, mais le résultat global, la somme, si l'on peut dire, est autrement original. Pour dire les choses de façon lapidaire, le spectacle tient en deux mots : un cadrage et une pierre.



Cadrer, c'est, entre autres, choisir dans le foisonnement des choses visibles, et ce premier geste est celui de tout artiste; c'est pour cela qu'un instantané photographique ne peut jamais être une fidèle (ou servile) reproduction de la réalité, puisqu'il oblige le regardant à voir avec les yeux d'un autre. Tel le cadrage de *Terre promise* : le rideau, lors de la première partie du spectacle du moins, n'est tiré qu'au quart à peine; l'on ne voit que ce qui demeure à fleur de terre, et la terre elle-même, le socle sur lequel la vie a pris naissance. La terre promise (promise par qui?) constitue tout l'espace scénique; elle est lieu où les choses et les êtres adviendront, mais après coup; seule la terre est l'origine. C'est une des grandes réussites de ce spectacle d'avoir créé avec des moyens restreints — une poignée de sable, une pierre, quelques plantes en plastique sans doute — une atmosphère de légende, étrange, onirique.

Créer le monde

Les premiers tableaux nous montreront des jambes courir, des mains planter ou se joindre, mais jamais des corps entiers, perspective qui est celle des enfants un peu confus, un peu perdus dans le vaste monde des grands, monde qu'ils interrogent et

expliquent à leur fantaisie, comme les hommes primitifs essayaient de résoudre les devinettes, parfois cruelles, que la nature leur posait au moyen des mythes. L'effet poétique de *Terre promise* découle en partie de cette recherche d'une réponse, mais l'on comprend vite que ce que nous voyons dépasse notre raison, que nous assistons à une sorte de création du monde. L'humanité nous apparaît comme un lieu de passage pour la vie, son médium presque neutre; elle doit faire face au mystère de cette obstination de la vie à ne considérer qu'elle-même; l'être humain l'interroge sans en obtenir réponse. Et l'on continue de regarder avec des yeux émerveillés, des yeux d'enfant.

L'absence des acteurs en tant qu'entités psychologiques dit aussi que l'histoire de l'humanité n'est pas d'ordre idéologique, même si les grandes questions de l'amour, de la pauvreté ou de la guerre seront montrées, mais seulement lorsque les êtres humains, devenus visibles en entier, feront leur apparition. On est un peu déçu lorsque les personnages sont montrés de pied en cap, comme si nous venions d'être désensorcelés, comme si nous venions brusquement de grandir et d'accéder à l'âge adulte.



Terre promise, coproduction des Deux Mondes et du Teatro Dell'Angolo. Photo : Yves Dubé.

Pierre de voûte

Si le cadrage était le premier choix majeur, le second a été celui de la pierre, dont un remarquable poème d'Aragon, repris dans le programme, chante la polyvalence. Du début à la fin, cette roche que rien dans son apparence ne destinait à cette fonction sera le témoin sourd, muet et aveugle de l'évolution considérable de la planète, d'abord explorée et habitée, ensuite civilisée et fragilisée. Elle est le témoin des gestes éternels des humains, quand il faut mouler le grain pour se nourrir, laver le linge pour se vêtir, dessiner pour dire ses émotions. Toutes ces fonctions, à la fois élémentaires et grandes, nous feront sentir par contraste combien futiles peuvent être parfois d'autres activités que les êtres humains accomplissent trop sérieusement — comme de jouer au golf... (on pense à Jacques Tati).

Le spectacle, assez bref, constitue un saisissant raccourci du passage, souvent inconsideré et irrespectueux, anonyme plutôt qu'historique, des êtres humains, et cette pierre devient peu à peu comme une métaphore visible de la courte mémoire de l'humanité. Par sa permanence, elle est l'élément spirituel du spectacle — ce qui ne meurt pas —, alors que les acteurs, fragmentés par le cadrage ou stéréotypés dans leurs comportements, semblent plutôt des marionnettes démonstratives. À cet égard, le tableau final où la fameuse pierre, sauvée avant qu'il ne soit trop tard, trône stupidement sur un piédestal dans un quelconque musée, sous les regards attendris et presque paternels des conservateurs, ce tableau est comme une interrogation ironique adressée à la mauvaise conscience des habitants du village planétaire.

Alexandre Lazaridès

«Les Beaux Dimanches»

Texte de Marcel Dubé. Mise en scène : Lorraine Pintal, assistée de Claude Lemelin; décor : Danièle Lévesque; costumes : François Laplante; éclairages : Michel Beaulieu; musique : Philippe Ménard; chant : Pauline Vaillancourt; maquillages et coiffures : Angelo Barsetti. Avec Sophie Clément (Angéline), Normand d'Amour (Étienne), Anne Dorval (Dominique), Robert Gravel (Omer), Louise Marleau (Evelyn), Marie Michaud (Muriel), Guy Nadon (Olivier), Jean-René Ouellet (Paul), André Robitaille (Rodolphe), Gilbert Sicotte (Victor) et Marie Tifo (Hélène). Production du Théâtre du Nouveau Monde, présentée du 19 janvier au 20 février 1993.

Aujourd'hui comme hier

Le soir de la première, tout le gratin artistique et politique était réuni pour fêter les quarante ans de vie théâtrale de Marcel Dubé. Madame la ministre de la Culture avait peine à contenir son émotion; monsieur le ministre Benoît Bouchard rappelait l'époque lointaine où, jeune homme, il avait vu les premières œuvres du dramaturge; et la nouvelle et dynamique directrice du T.N.M., Lorraine Pintal, proclamait l'actualité de ces *Beaux Dimanches* créés vingt-huit ans plus tôt sur cette même scène, qui s'appelait alors la Comédie Canadienne. Dans la salle, ceux qui se souvenaient de la création, en 1965, se demandaient s'ils retrouveraient les mêmes émotions, tandis que les plus jeunes observaient sans doute avec étonnement un tel déploiement de nostalgies. Au lever du rideau — car il y avait rideau et, pour la première fois, cette convention me parut datée, sinon désuète —, il est certain que tous les spectateurs se posaient la même question : cette pièce est-elle encore actuelle?